

Il retourna sur la terre, où toujours et partout vous le trouverez.

(Conté en 1881 par M. Marini, propriétaire à Porto-Œcchio).

XXVIII

IL FAUT MOURIR

L y avait un jour un grand savant, si savant, que personne au monde ne pouvait lui être comparé.

Après avoir beaucoup étudié à Rome, il voulut une dernière fois revoir sa mère qui était bien vieille, et qui était restée dans un village fort éloigné.

Et le savant s'appelait Grantesta, et un jour il se mit en route.

Après avoir longtemps marché, il rencontra un pauvre vieillard qui lui demanda :

— « Où vas-tu ? »

— Que t'importe ?

— C'est que si tu allais de mon côté, je voudrais suivre la route avec toi.

— Je ne marche pas avec un misérable mendiant de ton espèce.

— Je suis vieux et tu es jeune, aide-moi à marcher.

— Suis-je ton domestique ? Marche ou reste, qu'est-ce que cela me fait ; ne sais-tu pas que je suis Grantesta le savant ?

— Oui, je le sais, orgueilleux insensé, dit le mendiant transformé aussitôt en un beau jeune homme, mais sache que ta science ne te servira de rien. Tu te moques des pauvres, tu méprises les vieillards, eh bien ! je te le dis, tu n'es pas immortel et de ton nom il ne restera même pas le vague souvenir.

— Que dis-tu ? s'écria le savant, et quelles paroles viens-tu de prononcer ? Moi, mourir ! moi, périr comme le plus misérable des hommes après m'être élevé si fort au-dessus des plus intelligents ! Non, je n'accepte point ton arrêt ! A l'instant même je cours à la recherche d'une terre où l'on ne succombe point, où tout soit éternel.

— Grantesta, tu mourras. »

Mais le savant ne l'écoutait déjà plus. Oubliant sa mère qu'il n'avait point encore vue, le voilà fuyant, fuyant toujours pendant des semaines et des mois.

Il s'arrête enfin dans un endroit entouré de

hautes montagnes où, la nuit, il voit ces mots écrits en caractères de feu :

« Ici l'on ne meurt jamais. »

— « J'ai trouvé ! s'écria le savant. J'ai fini par découvrir cette terre tant désirée; me voilà immortel. »

Et, joyeux, il se prit à admirer ce pays béni, où la richesse du sol n'avait d'égal que la douceur du climat.

Les jours, les mois, les années s'écoulèrent. Grantesta, heureux, se croyait immortel.

Un matin, pourtant, il fut réveillé par une tempête effroyable.

Dans cette vallée charmante si tranquille d'habitude, on voyait les arbres se tordre sous les efforts du vent, et d'épaisses nuées toutes noires tourbillonner dans le ciel; on aurait dit que la terre devait être anéantie.

Tout à coup, le vent cessa, le ciel devint clair et le soleil se remit à briller de tout son éclat.

Grantesta était encore émerveillé de ce changement subit, lorsqu'au loin, bien au loin, il aperçut un être informe qui s'approchait de lui avec la rapidité de l'éclair.

C'était un monstre hideux, ayant les ailes de

l'aigle, la tête du lion et les pattes du tigre.

Il arrivait les ailes largement déployées et tenant dans ses griffes un cadavre aux chairs encore palpitantes.

Arrivé près de Grantesta, le monstre se laissa tomber à terre, prit un grain de sable dans son bec et disparut aussi rapidement qu'il était venu.

Étonné, le savant demanda :

— « Que viens-tu faire ici, monstre horrible qui jette l'épouvante dans mon cœur, et pourquoi ce grain de sable que tu viens d'enlever ? »

A peine avait-il achevé ces mots, qu'un énorme rocher lui répondit :

— « Il vient accomplir son œuvre de destruction et disperser aux quatre coins du monde les débris de ces montagnes. Tout ici-bas ne périra que lorsque ces monts qui élèvent encore leur tête dans les nues seront au niveau de l'immense plaine qui est à leur pied !

— Eh quoi ! tout ici n'est donc point éternel ? s'écria Grantesta étonné.

— Non ; mais ne t'inquiète de rien, mortel fortuné ; des millions de millions d'années s'écouleront avant que tes yeux ne se ferment à la lumière.

— Cela ne me suffit pas. Je veux l'éternité et non une vie plus ou moins longue. Que m'importe l'existence, si ces montagnes doivent disparaître un jour ! »

Et à travers les monts et les vallées, le voilà de nouveau marchant, courant, fuyant toujours, Grantesta le savant !

Il cherche encore le pays où l'on ne meurt jamais.

Depuis déjà bien longtemps il voyageait ainsi, lorsqu'il arriva sur les bords d'un lac immense qui était plus grand qu'une mer.

Jamais on ne peut rêver quelque chose d'aussi beau que ces rives fortunées; les fleurs avaient plus d'éclat, et les arbres chargés de fruits délicieux pliaient à se rompre.

En parcourant ce pays, Grantesta trouva un chêne immense, si grand, si grand que tout une ville aurait pu être à son ombre.

Il était là, plein d'admiration pour cette puissante nature, lorsqu'une voix stridente se fit entendre; une branche du colosse parlait ainsi :

— « Et depuis quand, vil mortel, oses-tu fouler le sol où toute chose est aussi immuable que le monde ? »

— Chêne orgueilleux, tout ce qui est ici est donc immortel !

— Oui.

— Eh bien ! alors je ne te crains point ; tu ne peux m'arracher la vie. »

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'un bruit terrible se fit entendre.

Le ciel fut traversé par des éclairs, et de longues bandes noires se montrèrent au-dessus de sa tête. Une tempête effroyable éclata, la terre trembla, et ce beau pays fut dévasté en un instant.

Grantesta eut peur. Il levait vers le ciel ses regards suppliants, lorsqu'au milieu d'un tourbillon de feu, il aperçut tournoyant, effrayant à voir, un oiseau noir qui vint tomber à quelque distance de lui, sur les bords du lac.

Cet oiseau prit une goutte d'eau dans son bec et se disposait à partir, quand le savant lui adressa ces paroles :

— « Qui que tu sois, réponds au plus malheureux des hommes ; dis-moi pourquoi, seul entre tous les animaux de ces vallées, tu viens t'abreuver de ces eaux ? Pourquoi aussi, pourquoi ta venue est-elle annoncée d'une manière aussi terrible ?

— Je suis le messager de mort. Je viens ici tous les mille ans enlever à cette mer une goutte de son eau, et il est écrit que tout ce qui est ici ne périra que le jour où tout sera complètement desséché.

— L'arbre a donc menti ? ne m'a-t-il pas dit que l'éternité était promise aux êtres qui habiteraient ces lieux ?

— Non, l'arbre n'a point menti ; la masse d'eau que je dois enlever goutte à goutte et tous les mille ans est tellement grande que l'on peut, sans mentir, se croire immortel.

-- Mais un moment viendra où ton dernier voyage sera le signe de ma mort.

— Oui.

— Eh bien ! moi, je ne veux pas mourir ! Je ne veux point reconnaître ta puissance ! Dis-moi, y a-t-il un lieu que tu ne puisses visiter, un lieu où tout soit éternel, éternel !

— Il y en a un ; mais je ne puis te dire où il se trouve.

— Je le chercherai. »

Et Grantesta se remit en route.

Les jours et les nuits ne se comptaient déjà plus depuis son départ des bords du lac enchanté, lors-

qu'un soir le pauvre savant rencontra une dame charmante qui lui demanda :

— « Où vas-tu ? »

— A la recherche du pays où l'on ne meurt point.

— Veux-tu me suivre, si je t'y conduis ?

— Volontiers. »

Un superbe carrosse, traîné par sept chevaux ailés parut au même instant, et Grantesta et la fée, car il avait rencontré une fée, disparurent dans les airs.

— « Où me conduis-tu, puissante magicienne ? »

— Ne cherches-tu pas le pays où l'on ne meurt jamais ?

— Certainement.

— Eh bien ! nous y allons.

— Cette contrée après laquelle j'ai tant couru n'était donc pas sur terre, et il fallait parcourir le ciel pour la rencontrer ?

— Oui, et jamais tu ne l'aurais trouvée si je n'étais venue à ton secours. »

Grantesta et la fée arrivèrent enfin dans le pays où l'on ne meurt jamais.

Là se trouvaient toutes sortes d'animaux doux et pleins d'intelligence ; au moindre signe, ils ac-

couraient, et l'on pouvait se faire conduire dans toutes les parties de ces lieux enchantés.

Pendant longtemps, Grantesta et sa compagne vécurent heureux. Des années s'étaient écoulées, et le savant se croyait encore aux premiers jours.

Une fois pourtant il se souvint encore de sa mère et il voulut la revoir.

La fée essaya, mais vainement de le détourner de son projet, Grantesta voulait toujours partir.

— « Eh bien ! dit un jour la magicienne, prends ce cheval ailé, c'est le plus beau de tous ceux que je possède. Rapidement, il te conduira sur terre. En te laissant conduire, tu pourras aller chercher ta mère et revenir bientôt ici. Mais prends garde, prends garde surtout de quitter ta monture si tu ne veux périr sur l'heure. »

Grantesta monta à cheval et partit aussi rapide que le vent.

Après trois jours et trois nuits, il arriva sur terre ; là, il n'eut plus qu'à se laisser conduire pour arriver à son village qu'il eut bien de la peine à reconnaître tant il était changé.

Il s'informa de sa mère : aucun ne put lui répondre, personne ne l'ayant jamais connue.

— « Quoi ! disait-on, les Grantesta ? il n'y

a jamais eu dans le pays de famille s'appelant ainsi.

— Vous ne vous rappelez pas du grand savant dont on a tant parlé il n'y a pas bien longtemps, et qui est né en ce lieu ?

— Vous voulez rire, mon bon monsieur, cet homme n'a jamais existé. »

Bien triste, Grantesta se remit en route pour aller retrouver la fée.

Il marcha, marcha, lorsqu'un soir il aperçut sur le revers d'une montagne sept forts chevaux traînant avec peine un chariot pesamment chargé.

S'étant approché du lourd véhicule, Grantesta le vit engagé dans une ornière d'où il lui était impossible de sortir.

— « Hé ! le cavalier, demanda le conducteur, voulez-vous me donner un coup de main ? autrement, je serai forcé de passer ici la nuit en attendant quelqu'un de plus obligeant que vous.

— Volontiers, répondit Grantesta, et, sans plus réfléchir, il descendit de cheval. »

Mais à peine avait-il mis les pieds à terre, qu'il aperçut à ses côtés le squelette de la mort, sa faux à la main, et criant d'une voix stridente :

— « Enfin, j'ai pu te saisir ! Voilà bien long-

temps que je cours après toi. Regarde les souliers que j'ai usés à ta poursuite. »

Et la mort montra sa voiture toute pleine de chaussures informes.

— « Laisse-moi continuer ma route. Que t'ai-je fait, ô mort ? »

— Ce que tu m'as fait, malheureux ! Et n'est-ce point la plus grande des insultes que celle de braver ma puissance ?

— Grâce ! grâce !

— Non, tu n'as que trop vécu, il est bien temps que tu meures. »

L'implacable faux s'abatit sur le pauvre savant et Grantesta disparut pour toujours.

*(Conté en 1881 par M. Don. Georges Ortoli, âgé de 54 ans
[Olmiccia-di-Tallano]).*

